

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*CHIEN DE FUSIL*

SUIVI DE

*NOYAU DUR ET OUVRIR SON CŒUR*

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ALEXIE MORIN

NOVEMBRE 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à mon enfant de m'avoir privée d'autant de temps et d'énergie, me forçant à gagner en densité, en radicalisme et en vitesse.

Merci à Maxime pour sa présence, sa rigueur, et pour avoir su maintenir avec moi le niveau des échanges quotidiens bien au-dessus de la banalité et de l'ennui.

Merci à René pour la direction aussi éclairée que discrète, qui m'a permis de tendre vers l'irréductibilité plutôt que de me perdre.

Merci à ma famille d'avoir fourni pendant toute mon enfance un climat d'amour inconditionnel et de liberté de pensée.

Merci enfin à mes amis pour l'extraordinaire communauté d'esprit ayant, en grande partie, permis la rédaction de ce mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

RESUME .....	iv
CHIEN DE FUSIL .....	1
Des raisons pour l'aimer et s'enfuir .....	2
Traque I .....	10
Percée I .....	17
Traque II .....	18
Percée II .....	28
Traque III .....	32
Percée III .....	39
Pour l'aimer et s'enfuir .....	44
NOYAU DUR .....	46
Naissance .....	47
Intox .....	64
Sans-abri .....	82
OUVRIR SON CŒUR .....	101
BIBLIOGRAPHIE .....	120

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en création est constitué de trois parties. Le volet création prend d'abord la forme d'un recueil de poèmes, *Chien de fusil*. Des textes courts ou très courts : quelques vers à peine pour les poèmes ; proses ne dépassant pas une page. À l'origine de chacun, un vide : faille ou fêlure que fuit le sujet prenant la parole, au moyen d'un poème conçu comme une ligne de tension qui ne se résout jamais que dans un autre vide. Ce vide, qui borde le poème, représente d'abord le mal de parler de celui ou celle qui ne s'accorde aucune légitimité, qui conçoit sa parole comme irrecevable.

Contre le vide, *trouver un abri* qui ne soit pas celui du silence, acquérir une légitimité par la parole, dire ce qu'il faut dire : c'est, initialement, ce que cherchent et craignent à la fois mes personnages. Les poèmes en vers représentent donc ici les plus brèves tentatives de mouvement possible, de l'immobilité à l'immobilité, du vide au vide, du silence au silence : un silence contrit, de bête sortie un instant de son terrier. Il faut pourtant sortir, il faut pourtant se risquer. Cette sortie sera tentée dans les poèmes en prose. Parler, ce doit être quitter son abri, fuir, mais fuir vers le jour, refuser la contrition, la culpabilité, s'accorder, sans attendre, une immanente légitimité. Littéralement : faire de soi un sans-abri idéologique, identitaire, sinon physique ; n'en ressentir aucune peur, avoir conscience du fait que sa parole ne peut devenir strictement personnelle, significative, que dans ces conditions. La parole devient refus, refus élémentaire, des sens déjà formatés, figés, immobiles. Le refus devient mouvement, il devient acte. Dans *Ouvrir son cœur*, exercice qui clôturé le mémoire, le poème en prose devient aussi une tentative de rejoindre et toucher un interlocuteur, de lui révéler, sans masque, mais dans la dignité, des fragments de son être dans toute sa vulnérabilité. Cette mise en danger se veut alors une prise de position contre un ordre social qui considère que l'expression d'émotions brutes est dangereuse, subversive et improductive.

Au centre du mémoire, l'appareil réflexif, faisant autant appel à la philosophie, à la physique, à la spiritualité et à l'écologie qu'à la littérature, se présente sous forme de fragments longs d'une demi-page à une page. Ceux-ci rapprochent l'acte d'écriture de la méditation, qui vise moins à interrompre le flot de la pensée qu'à s'en détacher, à le laisser aller sans intervention. Cela signifie, un peu paradoxalement, que l'élaboration d'une pensée/parole singulière demande un abandon à un état contemplatif, demande écoute et attention, non pas à sa volonté ou à son ambition, mais à la tension présente en soi, entre soi et le langage, entre soi et la matière, l'environnement. Cette posture est illustrée par la figure de l'enfant, primordiale parce que, d'une part, c'est l'arrivée de l'enfant — et les exigences de ce dernier face à la vie, opposée aux standards de performance qu'on veut lui imposer dès ses premiers jours — qui permet à cette position sur l'écriture et la vie de se cristalliser, et que, d'autre part, ce mouvement de l'écriture, analogue à une méditation, une danse ou une course, s'inspire largement du rapport de l'enfant au jeu, voire de sa relation avec sa mère : fluide, inscrite dans un continuum d'amour, de liberté, de transparence.

Mots-clés : CREATION LITTERAIRE, ENFANT, POSTMODERNITE, POEME, MATERNITE, URBANITE, RURALITE, PEUR, VULNERABILITE

CHIEN DE FUSIL

## **Des raisons pour l'aimer et s'enfuir**

Ils l'ont quittée parce qu'elle n'était plus habitable, et maintenant les branches l'enserrent jusqu'aux fenêtres, les feuilles entrent par les carreaux brisés et meurent par manque de lumière — des raisons pour l'aimer et s'enfuir. Nous n'avons pas peur d'elle, comme nous connaissons tous ses tremblements : sur le balcon, dans l'escalier, tanguer pour en rétablir l'équilibre, madame, c'est une vieille dame, enjamber les planches pourries, nous savons. Personne ne se rappelle ses vraies couleurs, tout est sauge, blé, sable, pigeon. Nancy longe le mur sur sa droite, les vitres de la cuisine d'été blanches de crasse, ça brille, ça craque, tout s'effrite, le papier peint du bouleau mort, il reste quelques meubles avec des toiles de plastique, des cadres à fleurs, du bois de rose, du merisier, des photos de petits garçons, tous le même sourire de chien.

Poêle en fonte, manche de fer, plusieurs fourchettes, batteurs à œufs, mangés par le gris, indélébile le givre, les armoires montent jusqu'au plafond, nous ouvrons les portes sur des jarres de poussière, soucoupe à thé, feuille d'or, miraculée, rideau, transparent, gris, blanc, bleu, lilas, chaise renversée, planchers de bois, jours, jours immenses entre les lattes, calendrier, 1966, nids d'oiseaux, nids de mort, nids de chauve-souris, nids de raton, de chenilles, de fourmis charpentières, Vincent marche derrière en répétant à moi, à moi, à moi.

Quatre pignons, des balcons tout le tour et un salon d'été qui donne sur la forêt les premières branches — il s'imagine assassiner une belle femme, la détruire la disperser dans les bois enterrer ses morceaux passer le reste de ses jours à creuser des trous.

Ce serait mortel de ne pas — avec l'air qui le bouffe les mots arrêtés son  
respir rallume un peu son cœur mais toujours moins finir charbon mi-bois  
mi-pierre — sous les fenêtres des ailes de mouches. Noire. Sa tasse de thé.  
Quelque chose pousse qui ressemble à des arbres.

Un chat est entré tout blanc avec un mulot, quelque chose éclate comme il cligne des yeux, frissonne, pense à elle, le chat dépose le mulot sous la chaise, il regrette il aurait été beau devenir un squelette phalanges phalanges enroulées autour de la tasse avec la forêt dedans.

Une cigarette les doigts bleus et filtre c'est facile d'oublier avec ce froid la porte ouverte c'est facile d'oublier cherche l'air pour saluer l'animal mais non, mais non, il pense à elle, douce, traînée, petite, cette raideur de son corps, il a bien failli cette fois bien failli.

Le silence s'est fait tout seul ce n'est même pas lui, il est descendu sur Vincent regarde la maison, les arbres, se concentre sur ses pieds froids dans les bottes, réunit en lui la force de ne plus jamais parler plus jamais, que sa gorge devienne pour de bon une cheminée.

Il fume et regarde la braise touche la braise du bout dur de son index, plus jamais, tenir bon, tenir bon ; à chaque pas son pied tue il tue tout crève par son intermédiaire alors parler, parler, il se demande ce que ça donnerait de plus, ce que ça lui ferait à elle, froide, friable.

**Traque I**

la tête renversée  
les canines longues  
un air bleu  
de feuilles dentelles  
de bleus patrons superposés  
sur le ciel  
quelque part tu t'es changé  
en pierre le soleil t'use

la forêt  
s'ouvre sur une fausse clairière  
pas d'arbres des ornières  
béantes — on les entend grésiller

avec tes yeux de verre de gris  
avec la terre contre le plâtre  
avec ton visage malade  
je ne pourrais pas  
moi non plus

je me retourne pour surprendre  
un de tes gestes — mais  
tu ne bouges pas  
je n'aurais qu'à disparaître  
pour que tu disparaisses

il faudrait trouver le moyen de crier  
l'étouffement — nous voudrions mais  
nous nous nous nous nous nous  
connaissions trop et tu maintenant  
— exclu —  
n'appartiens plus au domaine de la parole

je n'ai plus que saccades et salades  
bégaiements et râles saccades et salades  
ce n'est pas le silence  
il faudrait parler mais tout —  
la maison les arbres  
les murs porteurs de notre —  
s'effondre

(disparues  
toutes traces  
de l'hiver)

## Percée I

Nous remplissions un sac de fruits, de céréales, de chips et de pain blanc, parfois Nancy faisait des sandwiches avec du Paris Pâté, de la moutarde, des tranches de fromage, nous attachions des couvertures à notre sac à dos, c'était très sérieux, nous avions des réserves d'allumettes entourées de ficelle et recouvertes de cire qui restent allumées très longtemps, nous prenions aussi deux ou trois exemplaires du journal local roulé serré pour occuper le moins d'espace possible dans nos sacs, de quoi survivre très longtemps, Vincent avait aussi une boussole et une carte routière et de la broche de laiton pour fabriquer des collets, mais nous connaissions tous deux le seul grand principe à connaître et qui nous donnait pleinement confiance en nous : trouver de l'eau, suivre n'importe quel filet d'eau jusqu'à un ruisseau, tôt ou tard il se jetterait dans une rivière ou entrerait sous terre, sous une route ou sous un champ, alors l'enfant serait sauvé, les rivières traversant les villes, les ponts enjambant les rivières, les rivières menant vers la civilisation. Nous le connaissions mais n'avons jamais eu besoin d'appliquer le grand principe, nous savions trouver les meilleurs points de repère, les rochers erratiques, les arbres morts, nous savions remonter les pistes de chevreuils et reconnaître les collines qui ont toutes leur personnalités à elles, reconnaître la lumière et sa façon de toucher le sol, de nourrir certaines plantes plutôt que d'autres, ou aucune, car il existait de ses endroits que nous préférions entre tous et que le soleil n'atteignait jamais, des endroits pleins de mousse qui sentaient bon la décomposition, des endroits toujours humides où nous déroulions les couvertures et les bâches vertes, les tendions entre les arbres, nous savions fabriquer un hamac avec deux bâtons, quelques mètres d'étoffe et de corde jaune, confortables pour chercher à deux une façon d'y rester pour toujours, vivre de l'espoir que nos parents se tuent en voiture et que nous croyant morts la police ne nous cherche pas, nous demander comment faire pour trouver une arme, des balles pour chasser les originaux, les lièvres et les étrangers, fantasmer sur les façons de mourir en forêt : être frappé par la foudre, dévoré par un ours, tomber d'une falaise, trébucher sur une racine et se faire une fracture ouverte du fémur, être aspiré dans un glissement de terrain, tomber sur un ermite encore plus sauvage et territorial que soi.

**Traque II**

courir  
tu peux encore  
le matin parfois  
je te vois au bord de l'eau

arrêtée je regarde les pierres  
devenir des pierres devenir  
des pierres je coule  
me recouvre de

ton souvenir cette vapeur  
ça colle au matin ma peau  
se retire jusqu'à  
l'eau s'en va  
se jette

il faut creuser encore  
pour atteindre le vrai noir  
tu le connais  
dont on ne  
revient  
pas

mon corps ses petits morceaux  
s'éloignent des fourmis avec  
mes doigts raclent cassent  
des racines il faut  
il faut

trop froide dans l'eau  
je coulais dissoute jusqu'à  
la rivière plus chaude  
j'arrachais aux pierres un peu d'elles  
je l'avalais

ton silence sera partout et semblable à celui-là  
tout ce qui se tait ici parle de toi je crois te  
retrouver avant la nuit cherche des cailloux  
dans mes poches à chaque cri ou craquement du  
bois qui est toi entier

plutôt arracher en pensée  
toutes les feuilles  
de l'arbre casser toutes  
les branches manger  
les racines toutes

où respirer si ce n'est  
qui me vole le souffle avant  
je dévale mais non la pente  
tout m'empêche

la terre se draine  
de moi je pars je pars  
entre les pierres il reste  
des os mes os

## Percée II

Nancy parlait à Vincent de son intérieur tout en pierre et en bois, il hochait la tête même si les mots manquaient de précision, à chaque dizaine de pas il se penchait pour ramasser un caillou, granite, quartzite, pyrite, des os et de petites pierres ponces, des petits éponges rudes, des éclats de verre, des boulons de l'argent, près de l'eau nous trouvions des voitures, des frigos et des cadavres de bêtes, Vincent comprenait très bien en fait, son cœur comme un petit cube de fer doré qui ne battait pas, il lançait des galets dans l'eau en expirant et se trouvait très vieux, il disait moi mon cœur rien qui brille rien de transparent et rien qui brûle, il lançait une roche dans l'eau allumait une clope, fixait la petite braise, rouge, y touchait du bout des doigts ça tombait par terre, il pleuvait un peu mais ça nous était égal, il n'arrivait pas à dire quoi que ce soit rien du tout.

Se tenir fort et creuser descendre sans se lâcher dans un trou toujours plus profond et noir puis ne plus respirer t'en souviens-tu moi oui je me souviens aussi comment disparaître Vincent volait des cigarettes à son père et nous nous soufflions nous-mêmes hors de nos bouches avec notre fumée nos poumons et des bouts de gorge nous nous souvenons — nous ne voulions pas vraiment cesser de vivre même si quelque chose émanait de nous qui voulait tout tuer, soit s'arrêter pour toujours soit tout tuer d'une pensée si rapide et si chaude, soit se jeter dans la rivière et couler des jours soit abattre tous les arbres du tranchant de la main, devenir durs, devenir diamants, voler, tellement précis et tellement purs, tellement forts, tellement durs, c'est ça, avancer avancer et tout voir tout sentir sous nos corps qui enveloppent, recouvrent, recouvrent tout, puis se reposent sur la roche, sur toutes les roches, sont les roches, sont l'eau, nous ne voulons jamais choisir, devenir tout, détruire tout, nous dissoudre, exploser.

Je me couchais par terre et gardais mes yeux entre les brins d'herbe et les roches les laissais là les habituais à voir les arbres comme des murs hors l'échelle des montagnes le temps que les herbes deviennent les arbres et leurs brins des troncs couchés et les pierres rocs et la terre toujours la même terre et le ciel toujours le même ciel et entre eux des vaux jamais explorés.

Imagine le feu qu'on pourrait allumer dans ton crâne quand tu me regardes avec ces trous je pense à tout ce qui te traverse au-delà de cette courbe quelque chose s'ouvre plonge jusqu'à l'eau c'est à des kilomètres quelque chose voyage — je pense que c'est toi, c'est la même chose que toi.

**Traque III**

nous remontions souvent pour voir  
les montagnes le soir quand  
le bleu nous fumions  
contre les nuages

l'espoir qu'ici  
renferme moins de  
mensonges  
mon bonheur ne résiste  
pas ma joie ne se regarde  
pas en face

un travail pour celle  
qui crie par-dessus ses cris  
elle a vingt gorges  
vingt bouches et moi  
aucune

elle ne riait jamais  
ne riait jamais alors  
que je ça se brise  
ça passe une horde de  
loups morts

Je ne peux plus agir que lentement, descendre jusqu'à ta maison, sa barrière de pins, disparaître dans ce trou : même cela me prend du temps. Les herbes, les petites branches mortes et les cailloux m'ont piqué les cheveux. Je suis couchée, je vois l'empreinte des arbres sur le ciel, et mon cœur suspendu à une branche comme un appât. Je n'ai pas sursauté. Ce n'est plus une chose que je fais. Les feuilles frémissent à chaque battement de mon cœur. Il faut y aller.

Dans ce trou, crever des jours. Avec toi qui n'as plus de mots j'espère : m'effacer devenir grise une poutre de cèdre de cette maison qui ne tombe jamais ne s'habite plus. Tu fumerais tes cigarettes et j'attendrais j'attendrais, j'attendrais d'être friable et légère et l'air me lècherait il m'arracherait des miettes. Je serais toujours plus étroite.

Chaque battement de mon cœur fait vibrer les feuilles et moi je suis immobile, j'ai envie de vivre mais la lenteur ; je ne sais plus la sensation de me lever inspirer fort et avoir faim. Inspirer fort et avoir faim. Avoir. Faim. Avoir faim. Je suis une machine malade mes rouages de métal — un oiseau près de mon cœur c'est la première fois. Un oiseau mouche attiré par le rouge. Tout a cessé de bouger.

**Percée III**

tout tuer tout détruire et nous voler, voler, voler  
des rayons des diamants des pierres  
tuent volent déchirent tout  
nous volons nos cœurs  
lasers rails de lumière rien  
d'autre que nos cœurs qui volent  
et nous en miettes partout miettes  
d'amour et de mort

dispersées miettes d'amour et de mort  
qui brillent l'or des fous  
dans tes tiroirs cubes d'or et dents  
de crânes trouvés nous avançons  
là où il n'y a plus de chemin qu'entre  
les montagnes le soleil passe et nous  
furtifs et doux comme des rêves

Tu veux quelque chose de fulgurant il te faudrait, et tu attends, l'autorité de l'éclair, de la lumière qui tombe et te choisit, tu attends en silence et à chaque battement de ton cœur ça répète plus jamais, plus jamais, plus jamais.

Tu attends des mots qu'ils dépassent ta pensée, qu'ils t'assaillent et forcent leur chemin hors de toi, que tu éclates, te répandes loin en mots si importants que tu les laisserais te démembrer, t'arracher les doigts, les dents, sinon ça ne vaut pas le coup.

Nous volons. Notre vol glisse sur la terre comme une coulée de lave. Notre ombre s'agrandit et recouvre la terre de sa guérison. Je regarde en même temps tous les arbres morts et les toitures trouées. Nous volons. Nous recouvrons le ciel d'amour et de mort. Sur la terre s'étend l'ombre de sa guérison.

### **Pour l'aimer et s'enfuir**

Ils s'accumulent comme des roches creuses dans ton ventre. Comme une goutte d'eau prisonnière d'une géode, on la sent qui heurte la paroi quand on secoue la pierre. De l'eau tellement vieille qu'elle se vaporiserait si on la libérait. Il est trop tard pour parler doucement, pourtant c'est le seul moyen, j'ai assez crié, assez crié pour toute la vie ; ça ne ferait qu'augmenter la tension, tu deviendrais peut-être un monstre ; souvent j'ai l'impression que tu pourrais me frapper et me noyer dans le ruisseau. Je suis revenue durant la nuit mais tu n'étais pas dans la roulotte, tu fumais au bord de l'eau, tu buvais du fort dans une flasque en acier. Une gorgée de vodka, une gorgée du courant glacé. Tu n'étais déjà plus un humain, je me trouvais près de toi comme on s'appuie sur un arbre : très vivant et très dur. Tu n'as pas marché avec moi jusqu'au lit. Je t'y ai trouvé le lendemain endormi, encore une fois immobile. Je sais que tu ne m'entends pas. J'espère que les mots s'infiltreront en toi quand même. Lorsque tu te réveilleras, ça commencera par un organe tout au fond de ton ventre et tu t'animeras. Ça fera sans doute très mal. Je te dois au moins cela avant de partir. Des jours à te tourner autour sans un mot. C'est comme parler au mur. De temps à autre tu tousses et je sursaute, et le soir comme par miracle il arrive que tu parles de la maison, de la foudre tombée sur la cheminée en pierres des champs, des fenêtres qui ont éclaté, des bardeaux tombés qui ne la protègent plus de la pluie, des poutres pourries. Pour sa sécurité il ne faudrait même plus entrer dedans, il faudrait faire venir un démolisseur, elle tomberait après trois coups de boule, ce serait indécent, tu voudrais tout faire toi-même avec un pied-de-biche mais tu attends parce que tu sais qu'ensuite il n'y aurait plus de vie possible. Même s'il y a plein de gars en ville avec les mêmes jeans et les mêmes bottes que toi. Ça cesse comme ça a commencé. Je supporte un autre jour avec toi, mais je n'y arriverai plus très longtemps, on ne peut rester si près d'une telle magie sans se laisser contaminer, ça fait trop peur et je ne veux pas mourir.

Je te tenais la main en ville, de dos nous avions la même silhouette, manteau long et fumée, blottis l'un contre l'autre dans la marche, deux personnages sans sexe, nos esprits invisibles et lourds nous aurions pu nous allions à tout moment le sortir de nos vestes le douze avec son canon scié, je m'étais fait un bleu sur l'épaule en tirant avec sur une pancarte traverse d'original, mon regard sur les serveuses au resto mon beau sourire et mes ongles qui arrachaient le vinyle des banquettes, c'est ce que ça voulait dire, toi tu ne regardais personne, tu ne voyais personne, tu t'occupais de me tenir, de me garder debout, d'enrouler tes mains autour de mes bras de ma nuque, tu remontais ta capuche, tu te cachais les yeux quand nous faisons du pouce, comme s'ils avaient pu ne pas te reconnaître, j'essayais de toucher ton cœur, tes poumons, tes côtes comme des barreaux.

NOYAU DUR

## **Naissance**

Le bébé est le révélateur.

On entend souvent dire que durant sa croissance dans l'utérus, il reproduit par son aspect tous les stades de l'évolution de la vie, depuis l'unicellulaire jusqu'au petit singe, en passant par le crustacé, le poisson, l'amphibien, le reptile et le mammifère indifférencié.

On la voit bien sur les photos de Lennart Nilson, cette éponge minuscule de cellules, ce têtard, cette langoustine, se transformant peu à peu en petit cosmonaute en apesanteur dans une obscurité évoquant le ciel, rattaché par le cordon à son vaisseau, scaphandrier perdu dans les profondeurs et baigné de lumière étouffée, rouge, rose, orange. Il s'en dégage une telle impression d'immensité, de solitude, qu'on en oublierait presque sa mère, dont il perçoit pourtant chaque battement de cœur, chaque respiration, chaque borborygme. Il peut entendre la voix de son père, sentir ses mains et répondre à son appel tactile en se déplaçant ; on peut aussi l'attirer en braquant le faisceau d'une lampe de poche sur le ventre de la femme enceinte. Il n'est pas seul : il est avec elle, et par elle, dans le monde.

De récentes recherches en neurologie disent qu'au cours des deux premières années de sa vie, outre la nourriture, la chaleur et la protection, l'enfant n'a besoin que de contact physique avec un proche pour que son cerveau se développe adéquatement. Pas de « stimulation » particulière. Pas de jouets. Pas de « socialisation ». Les pleurs du bébé seraient en fait un mécanisme évolutif visant à lui faire obtenir ce contact le plus vite possible. On peut concevoir les interactions entre mère et poupon comme une loupe : pleurs, réponse, sécurité, pleurs, réponse, sécurité. Il semblerait que la vitesse à laquelle on répond au pleur compte moins, au sein de cette dynamique, que la nature de la réponse. On avance même que les fameuses coliques, par ailleurs inconnues dans de nombreuses régions du globe, découleraient d'une dysfonction de cette loupe : le mécanisme enrayé, les deux côtés se ferment à la communication.

Une étude effectuée il y a déjà plusieurs dizaines d'années avec des bébés singes a souligné de façon éloquente ce besoin de contact des petits des primates. Les singes, séparés de leur mère à la naissance, furent placés dans des cages contenant deux figures maternelles : l'une de métal et de bois, munie de tétines fournissant du lait, l'autre avec fourrure, équipée d'un radiateur chauffant. À la stupéfaction des chercheurs, les bébés singes préférèrent cette « maman » douce et chaude et passèrent leurs journées blottis contre elle. Ils ne prirent que le minimum de temps pour boire auprès de l'autre, alors qu'on croyait, à l'époque, que l'attachement était surtout motivé par la nourriture. Les images font de la peine : les petites bestioles s'accrochant à cette figure au faux poil et aux yeux ronds dessinés. Il semblerait que les enfants apprennent à toucher, voire à aimer d'abord.

Et cela prend tout son sens lorsque l'on songe à la vitesse réelle de l'évolution : rythme minéral, plus que millénaire. Il existe pour les anthropologues le concept « d'environnement d'adaptation évolutive », soit l'espace-temps durant lequel certains traits d'un organisme vivant ont été sélectionnés comme les plus favorables à la survie de l'espèce. En ce qui concerne l'humain, cet environnement s'appelle le néolithique et précède le processus de « civilisation » et de sédentarisation que nous avons connu il y a une quinzaine de milliers d'années.

Je veux en venir à ceci : le bébé est le révélateur, parce qu'il arrive dans ce monde de villes et de machines, auquel nous, adultes, sommes habitués ; ce monde, nous le tenons pour acquis (forcément), nous l'aimons ou le jugeons merdique (ou les deux à la fois), mais le bébé a des attentes, un cerveau de chasseur-cueilleur. Sauf qu'il faut qu'il arrive pour que ça nous saute aux yeux, si ça doit se produire.

Quand un enfant naît, bien qu'il ne soit plus d'usage de le prendre par les pieds, de lui mettre trois ou quatre claques dans le dos pour qu'il recrache ses sécrétions en un hurlement, on évalue encore, sur une échelle de 1 à 10, la vigueur de ses cris — les plus forts, les mieux notés. Généralement on l'enlève à sa mère pour lui faire des piqûres, le laver, lui mettre de l'onguent dans les yeux et le coucher tout seul sous une lampe pendant qu'il continue à pleurer. C'est l'arrachement, la déconnexion première. Pourtant les sages-femmes savent que beaucoup de bébés naissent en silence, les yeux grand ouverts, mouillés et curieux, des yeux prêts à tout avaler. Ils sont naturellement capables de reconnaître un visage humain, cinq trous noirs sur fond blanc. Au début d'un essai intitulé *Comme des invitées de marque*, Léandre Bergeron décrit la naissance à la maison, sans assistance médicale, de sa première fille, et les minutes de sérénité complète qui ont suivi. Le nouveau père a pris son bébé fille, toute calme et attentive, et lui a fait faire le tour de sa demeure en lui décrivant les pièces et les objets, puis l'a ramenée à sa mère qui reprenait doucement ses esprits.

En puériculture, les consignes les plus courantes préconisent la séparation, le détachement : on couche le bébé naissant dans son propre lit, on le dépose le plus souvent possible de crainte qu'il ne se gâte ; s'il tète le sein de sa mère, on recommande tout de même à cette dernière de lui apprendre à boire au biberon, au cas où elle ne pourrait plus réprimer son besoin de jouir ailleurs de sa liberté, de *vivre sa vie à fond*, ou en prévision de son retour sur le marché du travail — ce lieu où l'on s'accomplit — ; il doit manger le plus tôt possible ; s'il tète sa mère passé huit ou neuf mois, c'est jugé *tendancieux* ; on le laisse pleurer pour qu'il apprenne à dormir la nuit. Plus il les fait tôt, ses nuits, plus on juge que c'est un « bon » bébé, sans quoi on le trouve *difficile*. On n'accueille pas les nouveaux bébés en leur disant « voici notre monde, il est beau mais loin d'être parfait, mais puisque c'est le nôtre essayons d'y être bien », c'est plutôt « voici les règles, tu les assimileras à ton corps défendant, ne résiste pas, nous réussirons à faire de toi quelque chose de présentable, utile, productif ».

« Couper le cordon », « lui apprendre l'autonomie », « le laisser découvrir le monde », comme si c'était une déviance de vouloir son enfant près de soi, toujours. Quand on n'invoque pas le « besoin » d'autonomie des bébés, on s'en prend à la santé mentale de la mère, trop couveuse, surprotectrice, maman chatte, maman ourse, maman louve. Ou bien l'on prétend que son bien-être physique est en jeu, qu'elle s'épuisera jusqu'à ne plus pouvoir du tout assumer son rôle d'éducatrice et de ménagère.

On s'empresse de séparer ce qui va ensemble, de rompre l'union, la fusion, comme si on avait à craindre que deux personnes s'autosuffisent, que tout ce dont un enfant ait besoin soit de faire un avec sa mère. Pourtant, mieux on s'emploie à maintenir la fusion, plus l'arrivée et l'adaptation au monde se fait doucement et sereinement ; plus le contact est étroit et intense, plus le taux de l'hormone appelée ocytocine s'élève, précisément celle que le Dr Michel Odent appelle « hormone de l'amour ». Cette hormone facilite l'attachement : c'est elle qui cause le coup de foudre des mères pour leurs enfants.

La séparation engendre donc de la souffrance pour les deux : les pleurs du bébé en retrait énervent la mère, le cerveau de l'enfant est envahi par une autre hormone, le cortisol, sécrétée lorsque l'organisme craint pour sa vie — sur l'électro-encéphalogramme, on constate que l'activité cérébrale du nourrisson qui pleure est la même que s'il ressentait une douleur physique. La loupe est brisée.

Le stress intense en bas âge, à cause de l'effet destructeur du cortisol sur les jeunes cellules cérébrales, est associé à l'âge adulte à des troubles comme l'anxiété, la dépression, la phobie... Pourquoi, alors, tenter à tout prix de briser ce continuum d'amour ? Avec juste assez de mauvaise foi, on serait tenté de répondre : parce que la séparation, la fracture, multiplie le potentiel commercial de l'enfance : lait en poudre, biberons, sucres, poussettes, moniteurs, sièges d'appoint, tapis d'éveil, jouets éducatifs, mobiles, aquariums musicaux, parcs, laisses pour enfant et beaucoup d'autres.

Très rapidement, un bébé doit apprendre à nous donner du répit. Un principe fondateur de la pédagogie traditionnelle (que la psychologue allemande Alice Miller appelle *pédagogie noire*) consiste à apprendre aux bébés à retarder la satisfaction de leurs besoins primaires, à manger, dormir et jouer en fonction d'un horaire, à intégrer, avant même d'en avoir la conscience, l'ordre divin. Comme si les années de vie à venir manquaient d'occasions d'apprendre la frustration. Car la prémisse de cette pédagogie, c'est que la graine du mal est présente en nous dès la naissance et qu'il importe de la détruire le plus vite possible, par la force s'il le faut. Même si de nos jours la loi du marché a remplacé celle du seigneur, cette croyance en la malignité naturelle des enfants reste ancrée très profondément dans la culture populaire. À ces petits monstres, il faut faire savoir tout de suite qui est le *boss*, sous peine de perdre à jamais son autorité parentale et de faire rire de soi pendant 18 ans par le démon que son rejeton sera devenu.

L'enfant apprendra donc à obéir, à se conformer ; on lui imposera toutes sortes de règles pour l'habituer à la structure de la machine — alors qu'il naît avec la connaissance innée de ses propres besoins — le tout au nom du respect de l'autorité supérieure. Les parents ne mettent pas de temps à évoquer, carrément, l'arrivée de l'enfant sur le marché du travail quand on leur demande pourquoi toute cette discipline, pourquoi l'obéissance en tant que valeur suprême, et pourquoi tout de suite. Un jour, le bébé aura un patron, et ce patron-là ne lui demandera pas son avis. On n'est pas libre dans la vie, il y a des trous-de-culs partout, et on s'imagine qu'en apprenant cela plus tôt, on en souffre moins. S'il oublie tout, c'est encore mieux : il croira qu'il est fait ainsi. C'est pour cela qu'il ne faut pas prendre en pitié l'enfant s'il rechigne. La liberté est une drogue, un poison, il faut en tenir loin les esprits vierges, c'est un cadeau qu'on leur fait.

*End Times*

Une artiste montréalaise, Jill Greenberg, a exposé en 2006 des gros plans de visages d'enfants qui pleurent. Elle a passé, en studio, du temps avec chacun d'eux et leur famille, jusqu'à ce qu'une frustration survienne, et elle a pris des photos. De visages rougis. Larmoyants. Tordus et complètement ouverts. Nombreux sont ceux qui ont trouvé cela insoutenable et mis en doute la légitimité de sa démarche artistique, qui y ont vu de la cruauté. Mais de la cruauté envers qui ? Les émotions, quand elles sont exprimées sans retard, sont vite remplacées par d'autres et, plus important, ne laissent pas de séquelles. On serait porté — et parlant d'enfants, ou de femmes, on ne s'en prive généralement pas — à croire que leur fugacité signale leur fausseté ; mais impossible de se leurrer devant les images. Il s'agit de douleur réelle, absolue, de tristesse, de désespoir, de rage. On a devant soi, sans filtre, l'image de ce que l'on a dû éradiquer en soi pour devenir un adulte et accepter la réalité. Nous pouvons tout voir, endurer n'importe quel spectacle, le visage stoïque, alors qu'il faudrait exploser. Et nous souffrons.

À l'autre bout du spectre, des critiques ont souligné la grande beauté plastique des images, leur ressemblance avec les pages des magazines, leur caractère bien léché, la lumière qui fait briller la peau et les cheveux, qui éclaire les larmes comme de l'intérieur : l'artiste n'est-elle pas en train d'esthétiser quelque chose de tragique ? Mais si les images n'étaient pas aussi jolies, pourrions-nous vraiment mieux voir leurs sujets ? Ou au contraire voilerions-nous nos yeux ? Quelles autres horreurs sommes-nous aussi capable de regarder sans broncher sur photos ?

Devenir adulte, c'est prendre ses responsabilités une fois pour toutes, et mettre de côté ses émotions négligeables. Les émotions nuisent à la productivité. Aucun rapport à ses émotions n'est bien vu au sein de la machine. Le cynisme, bien qu'ayant contaminé toutes les sphères sociales, le cynisme, qu'on peut regarder comme la posture de celui qui connaît la vie et ne s'en laisse pas conter, constituerait une plaie à combattre, qui mettrait en péril tout le tissu social. On le dénonce donc. Il faut purement et simplement faire comme si les émotions n'existaient pas, cesser de les sécréter et de les ressentir, les remplacer par la foi et l'obéissance d'un robot, d'une pièce de moteur, privilégier le mouvement de la machine à son propre mouvement, devenir adulte. Les enfants connaissent la liberté, intimement : c'est pour ça qu'ils disent non si fort.

Tout enfant connaît la liberté. C'est son état premier, avec lequel il sait se reconnecter par le jeu, par le mouvement, par la fuite, selon son désir. Enfant, je cours en forêt, mes enjambées sont fluides, ma confiance est totale, je pourrais me tuer ; si ma mère me voyait elle aurait peur, et peut-être que si elle me voyait je me tuerais, parce je serais distraite de cette énergie qui me pousse en avant, qui fait que mes pieds tombent invariablement au bon endroit. Je cours longtemps, et loin, je fonce, mes pieds savent ce qu'ils font, ma tête est vide, je respire, je fais beaucoup de bruit, je crie ; soudain je m'arrête et disparaiss, car je sais aussi me déplacer dans la douceur et le silence total, comme une bête.

## Trajectoires

Ils sont deux, trois ou quatre, d'une dizaine d'années. Ils jouent dans le foin, à l'orée de la forêt, côté ouest. Ils ramassent des cailloux et les fourrent dans leurs poches. Une petite fille somme les routiers de faire résonner les sirènes de leurs camions remorques. La plupart du temps ils filent sans réagir : ils roulent trop vite et la vue de cette fillette assise sur le garde-fou, les espadrilles boueuses ballotant dans le vide, a de quoi surprendre. Si l'un deux a les réflexes assez aiguisés, le bruit du klaxon met la troupe de cousins dans une joie immense.

L'un d'eux a trouvé les os d'un petit animal sous l'humus et les conserve au creux de sa main pour les ranger avec les dents de chevreuil et les roches de quartzite, dans sa boîte aux trésors. L'après-midi coule sans qu'aucune voiture ne s'arrête. En fait, aucune voiture ne s'est jamais arrêtée pendant leurs jeux aux abords de l'autoroute 55, dans le canton de Melbourne. Mais si ce n'est pas un lieu où l'on déterre normalement des vertèbres de taupes ou des pépites de pyrite, c'est encore moins un endroit pour arrêter sa voiture : tout simplement inconcevable. Les enfants apparaissent aux yeux des voyageurs comme dans un rêve. Ou comme à la télévision. Que la police ne soit jamais venue demander aux cousins où se trouvaient leurs parents, c'est aussi inconcevable. Comment peut-on errer sur l'autoroute, sans véhicule, en pleine campagne ? Ce bitume ne devrait jamais voir de pieds. Les villes et villages se trouvent au bout des bretelles de sortie, à des distances infranchissables les unes des autres. Les forêts qui la bordent n'appartiennent à personne. Les arbres les ferment à la vue de tous. Elles sont inhabitées. Inexplorées, quasiment vierges. Habitées par les bêtes et les esprits.

Or les enfants y sont chez eux. C'est l'autoroute qui un jour a traversé leurs terres : un rectangle qui commence sur la rive ouest de la rivière Saint-François et s'étend presque jusqu'au point le plus haut du val, quelques kilomètres plus loin. Leurs pères les y conduisent en camion, sur un rang de gravier, jusqu'à une petite cabane en planches et fenêtres récupérées. Les enfants suivent une piste à travers l'érablière, le vieux verger dont les pommiers se sont tous hybridés et portent chacun trois sortes de fruits, enjambent deux fois le même ruisseau aux bords entièrement couverts de menthe sauvage. Ils en chiquent, entassent des pommettes dans leurs poches kangourou, puis arrivent à l'autoroute 55, qu'ils entendaient gronder depuis longtemps. Ils savent bien l'étrangeté de leur présence à cet endroit. Ça les excite. Ils restent là un moment. De l'autre côté c'est encore chez eux. Il y a leur vieille maison arrachée à ses fondations pendant les travaux d'aménagement, un grand champ de ronces où il doit rester quelques mûres. La rivière.

Alors ils empruntent le canal qui passe dessous.

## **Intox**

À cette époque, j'habite Montréal depuis moins d'un an. J'arrive de la campagne et je ne me rends pas compte du peu que je sais. Je passe ma vie à marcher dans mon quartier, le Village, Centre-Sud. La porte arrière de mon appartement donne sur le pont Jacques-Cartier, que certains junkies appellent leur cathédrale. Pour moi, il évoque chaque jour la possibilité de la fuite en voiture, vers les monts et les rivières que je connais. Je ne sais pas conduire. Piétonne, je me sens sous lui comme entre les pattes d'un dinosaure. On en vient à ne plus entendre le grondement. Je marche avec mes écouteurs et prononce dans ma tête chaque toponyme et chaque raison sociale, déterminée à les connaître le plus vite possible pour devenir une vraie fille de la ville. Bientôt, je serai un chat de ruelles, je saurai me faufiler dans les interstices, trouver des cachettes, des cafés, des parcs : mon secteur est rempli de ces espaces verts minuscules comme le carré d'une maison rasée par un incendie. J'écrirai. C'est pour ça que je suis là.

J'aime les clochards et les punks. Je veux écrire, et je veux être comme eux.

Au lieu d'élire domicile dans la rue, je me trouve un emploi de vendeuse dans les souterrains. Les boutiques se succèdent ; sur les mannequins pendent d'infinies variations de la même guenille, des dizaines de vêtements que je désire dans une sorte d'effroi, en me sentant coupable de ne pas savoir me contenter de ceux que je trouve dans les sous-sols d'église ou sur les bancs publics. Au travail, un collègue me dit que j'ai une tête à fréquenter les manifs. Je lui réponds que je suis trop infime pour soutenir ou défendre la moindre opinion : en vérité ce sont aussi des mots creux. Nous fermons le magasin pour aller fumer ensemble dans le carré Phillips et parler de livres. Il veut me convaincre de me taper *Zarathoustra*, mais moi, mon homme, c'est Lao Tseu. Chaque soir, à 21h, je rentre à pied parce que j'ai peur du métro. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut se tenir aussi près d'autrui sans communiquer — de toute façon, on m'a assez parlé pour la journée.

Sur Ontario, ou Maisonneuve, je contemple le mouvement des voitures et des gens, les lumières, en me disant que tout cela procède du même principe, dont le néant est constitutif. Je glisse sur le trottoir en me répétant qu'il n'existe pas de frontières entre moi et les cerisiers de la Place des Arts. Ça me console. Je ne saurais expliquer pourquoi. Plus tard, quand je lirai dans *Le Tao de la physique* qu'à l'échelle atomique, il est effectivement impossible de me différencier avec certitude du papier sur lequel j'écris, du bois de la table ou de la chair de mon amoureux quand je l'embrasse, j'éprouverai une intense satisfaction. On m'aura confirmé quelque chose que je sentais intimement mais qui me terrifiait.

Plus je marche, plus je rapetisse. Bientôt il ne reste plus de moi qu'un petit noyau dur — matière ou antimatière — qui avance tandis que tout me traverse. Dans ses livres, Carlos Castaneda expose ce concept du point d'assemblage d'un individu : l'endroit où un certain nombre de forces, de lignes de tension de l'univers — visibles pour les sorciers comme des flux de lumière blanche, les centaines de fils d'une toile d'araignée — convergent puis se croisent au centre d'un individu. Je sens cela. Parfois je suis tellement impressionnée de me trouver là où je me trouve — aux Habitations Jeanne-Mance, au carré Berri ou sous le monstre-pont — que j'en verse des larmes. J'ai l'impression que mon corps comprend des choses qui échappent à mon esprit. Je voudrais disparaître. Je voudrais écrire. Mais à la place, en arrivant à la maison, je roule un gros joint et j'allume la télé.

C'est l'heure du bulletin de nouvelles. Durant le générique, je vois se succéder à l'écran des points lumineux, et des lignes strient l'écran, se ramifient comme un gigantesque réseau routier vu du ciel, sur fond de musique épique. La voix de Céline Galipeau énumère les grands titres, les vignettes apparaissent, montrant de vrais bâtiments, de vraies voitures, de vraies personnes, de vraies explosions. Et la musique : à chaque nouvelle, une courte séquence de notes matraquées pour souligner le gros titre. Ce n'est même pas une mélodie. C'est un point et une majuscule. Une tape sur l'épaule : « reste attentif, le punch arrive ». Pendant les brèves économiques, alors que les indices et les valeurs défilent trop vite pour que le profane puisse même comprendre de quoi il est question, on croirait vraiment entendre une marche militaire. Radio-Canada a tout vu. De l'épais et brûlant magma de l'actualité, elle a repêché pour nous ce qu'il faut absolument connaître, et nous l'offre en capsules de trois minutes. Je les ingère comme des multivitamines. Quand c'est fini, impossible de me souvenir de ce qu'il y avait dedans. Même en direct, il faut bien l'avouer, je ne capte pas grand-chose : j'ai trop faim.

Le lendemain matin, je vais sur Internet. Je survole les grands titres, les chapeaux, je m'arrête, je passe à d'autres, nerveuse et ébranlée par le nombre de choses à connaître mais qui me dépassent. Pour me distraire, je vais perdre un peu de temps sur *Facebook* : Untel partage un article du *Monde*, un autre une histoire de David Foster Wallace parue dans le *New Yorker*, il y a trois pétitions à signer, quatre 5 à 7. Unetelle a épinglé huit villes sur sa carte du monde à l'aide de l'application « *Cities I've visited* ». Je n'y peux rien, ça me fait trop flipper de n'être jamais sortie du Canada sauf pour Old Orchard. Je fais les sites d'écologie, les blogues, les forums. Je ne peux pas m'arrêter parce que je sais que derrière chaque pseudonyme se trouve une personne susceptible de m'envoyer un message. Je vérifie mes courriels. Rien nulle part. RIEN.

Je retourne aux nouvelles, je vois des photos du paquebot chinois qui a défoncé la grande barrière de corail, de la plateforme pétrolière qui laisse s'écouler 800 000 litres par jour dans le golfe du Mexique comme la corne d'abondance, un diaporama de vues par satellite de la tache noire, orange, bleue, verte, elle ressemble à une petite goutte d'huile à moteur tombée dans une flaque d'eau. Petite, je me penchais souvent pour les regarder de plus près, mélanger les fluides avec le bout de mon gant magique, retenant mon souffle, c'était joli et répugnant. Je regarde des vidéos d'Eyafjallajökull sur *Youtube*. De fil en aiguille, je me retrouve devant le Krakatoa, le mont St. Helens, des vagues géantes, des glissements de terrain, des tornades, des orages supercellulaires, je ne sais pas comment je fais pour y arriver, mais le site me propose de regarder des jumelles siamoises soudées par la tête, un enfant de cinq ans qui pèse 400 livres, on voit sa mère dépitée qui affirme n'y rien comprendre tandis qu'on passe des images de son congélateur plein de pogos, et pour finir je clique sur ce clip intitulé « *Deformed baby* » et vraiment je ne saurais dire pourquoi je le fais, j'ai complètement perdu le contrôle de ma main, je pense que mon cœur bat un peu vite, ma pression est un peu haute, les yeux me chauffent mais voilà, ça joue, c'est un reportage sur une famille indienne qui a eu le malheur de mettre ça au monde : un bébé collodion. Il produit trop de kératine, sa peau s'accumule en croûte qui fait perdre toute souplesse à son corps. Il est kaki. Chacun de ses plis est une plaie ouverte. Ses yeux sont deux globes rouges, sans paupières, comme illuminés de l'intérieur. Il n'a pas de lèvres, qu'un gros siphon parfaitement circulaire, qui sert à téter le sein et râler.

**Ce dont je suis incapable**

Faire du feu

Tailler la pierre

Tendre un piège

Achever une proie

Tanner sa peau

Trouver le Nord

Abattre un arbre

Bâtir un abri

Le futur me fait peur : manquer d'argent, de travail, ne jamais parvenir à tout savoir, ne jamais devenir adulte, toujours rester perdue et confuse. Comment rétablir le contact avec le monde, comment l'habiter ? En m'en donnant une conception que je sois apte à comprendre. C'est pourtant simple. Il faut que cela soit possible, sans quoi j'en serai réduite à la folie, à la peur, et à l'errance ; dans ma ville, dans mon appartement.

Une image du monde que je puisse comprendre. D'un monde cohérent. Comme un enfant dessine sa maison et sa famille avec un soleil dans le coin.

Se promener sur le trottoir, devant les vitrines : toutes lisses, brillantes, dures. Devant les murs, pierre, brique, béton. Dans la forêt, on peut sortir du sentier, s'enfoncer dans le sous-bois, dans le labyrinthe des arbres — petites, je les escaladais, les arbres, je pouvais sortir de la forêt par en haut ! En ville, la rue est un couloir, on se faufile entre les parois, les panneaux, le verre. Magasins, cafés, restaurants, musées, appartements : on ne pénètre sous la surface qu'en acquittant les droits ou en possédant la clef.

Dans une belle boutique, à supposer que j'y pénètre, mon contact avec les objets demeure superficiel tant que je n'ai pas payé. Les produits restent des surfaces à contempler avec admiration, toucher avec précaution, rien ne m'appartient, tout est interdit ; c'est en payant que je peux apporter l'objet dehors, dans ma vie, m'y attacher.

Les portes sont soit verrouillées, soit hypocritement ouvertes ; j'entre attirée comme une mouche par le vinaigre balsamique, mais en fait tout est coupé de moi, défendu. Tout est placé à bonne distance. Tout signifie que je ne le possède pas, tout me repousse. Je voyage à travers le rien, l'aliénant, et je ne peux partir.

C'est que les lieux de commerce sont aussi le lieu de toutes les possibilités. Comment donc quitter les vitrines quand je suis si près, si loin en même temps de tout ce que je pourrais avoir, être, de tous les passants trop beaux, riches, émouvants, mais surtout intouchables, secrets et magnifiques ?

Ai-je vingt dollars en banque que le cauchemar commence, car je dispose d'un pouvoir d'achat : l'infini en petits morceaux étiquetés s'étale devant moi et mes vingt dollars me permettent de choisir. C'est l'enfer. Enfant, cette obligation au choix me plongeait dans la panique, ma mère se souvient que je pouvais osciller très longtemps dans les salles d'essayage, parce que choisir un morceau revenait à refuser tous les autres, et qu'étais-je alors en train de rater ? Ma pensée ne devait pas s'attarder trop longtemps sur les pauvres objets laissés de côté, abandonnés à leur sort — ces mots sont nécessaires pour décrire ce que j'éprouvais comme tristesse, pleinement consciente du ridicule de la situation. Il m'est arrivé de pleurer, devant les cages à l'animalerie, pour une chatte noire de presque un an, pleurer vraiment de peur qu'on ne la vende jamais, j'étais déjà grande, une ado autrement dure. Mais je honnissais le gaspillage, et je trouvais une dignité aux chats comme aux guenilles sur les cintres de chez Sears. Le fait de ne pas être utilisé constituait le pire drame possible.

Le miroir de cette détresse du choix, de la terreur de ne pas emporter avec moi le bon morceau pour me compléter, c'est l'épreuve d'abandonner les virtualités de mon être. Moi maîtresse de cette chatte : je lui aurais appris à se coucher dans mon capuchon, j'aurais erré avec elle dans la rue et elle aurait fait de moi cet être particulier qu'on regarde, elle m'aurait fait ressembler un peu aux punks à chiens, avec elle j'aurais peut-être même pu entrer en contact avec ces étrangers magnifiques qui ignoraient que nous étions faits pour nous connaître. Et ces bottes aussi, et ce jean ce foulard ce chapeau étaient moi et je les quittais, je rentrais dans cette maison défraîchie qui n'était plus moi, d'ailleurs ce chandail que je rapportais n'était plus aussi beau sous l'éclairage de ma chambre, dans le miroir de la salle de bain, eh merde, pendant qu'en magasin tous les fragments de ma personne éclatée continuaient à scintiller après la fermeture.

**Ce dont je suis incapable (II)**

Parler à un inconnu

Poser une question en classe

Prendre une décision

Me défendre d'une agression

Regarder dans les yeux

Dire « je t'aime »

Dire « je te désire »

Dire « non »

Ferron fantasme du fond de son arrière-cuisine : si seulement il était possible de se supprimer sans faire de mal à personne, sans bruit, sans éclat. Juste, disons, de faire comme cette fois où je passe la journée à marcher en ville, lisant *Les clochards célestes*. Il fait chaud, je suis sortie de mon appartement du Village parce qu'au deuxième on suffoque, j'ai marché jusque dans le Vieux, dans le Quartier chinois, la place Jacques-Cartier, mon livre à la main, sur les viaducs, au-dessus des condos de la rue Saint-Antoine, sur Notre-Dame, devant l'usine Molson qui sent mauvais, j'ai traversé sous les pancartes vertes de l'autoroute, quel endroit étrange pour un piéton ; je ne sais pas ce qui m'arrive, soit je lis et ne suis que trajet — mon œil suit la ligne, mon pied le trottoir — soit le livre me tombe des mains, alors il reste peu de moi. Les endorphines de l'effort physique me font sentir toute fluide, mon respir est profond mais en même temps superficiel, comme si tout mon corps respirait en même temps, pas un tremblement, pas un sursaut, pas un inconfort. Je me retrouve sur un banc, en face du grand boulevard René-Lévesque, dans un de ces miniparcs qui n'occupent qu'un lot, le livre est posé sur ma cuisse, je suis cœur, poumons et yeux tranquilles, il y a des arbres en fleurs au-dessus de ma tête, qui sentent un peu la fermentation, le soleil descend enfin, il règne un tel calme dans mon esprit, j'essaie de ne pas trop y penser, je réussis, il y a des centaines, des milliers de voitures qui produisent un vacarme sans nuances, blanc, du smog, la bâtisse de Radio-Canada, mais je ressens un inexplicable bonheur, bien que je n'ose prononcer le mot, même en pensée, je suis un cœur des poumons des yeux ouverts sans jugement et presque sans mots, personne ne le sait, je voudrais que tout en reste là, que ma vie non pas cesse, mais se poursuive, ainsi, tout le temps, tandis que moi je m'arrête pour tout le temps et que tout continue toujours à me traverser comme ça.

En vérité, deux minutes plus tard, le soleil a encore baissé, l'heure de pointe perdue et je dois rentrer parce que je tremble de faim, maintenant je pleurerais parce que je ne peux pas partir très loin en faisant du pouce, avec seulement mon livre et mon sac Landor à bandoulière, grimper illégalement à bord d'un train de marchandises, visiter la forêt vierge comme dans le roman de Gao, parce que j'ai cet appartement et ces amis qui me trouveraient trop bizarre, ma mère qui aurait le cœur brisé, et les études et ce roman que j'essaie d'écrire depuis mon arrivée à Montréal, et parce qu'il faut bien un toit pour écrire et un travail pour se le mettre sur la tête.

C'est une peine immense : je suis incapable de choisir le Nirvana, le rien. Même si c'était physiquement possible, si je pouvais finir dans un monastère à contempler le vide, je ne supporterais pas de tout manquer, manquer, manquer... manquer quoi ?

Le bruit, la fumée me repoussent du grand boulevard. Il y avait pourtant des pommiers en fleurs... Derrière moi la police me tance avec sa matraque : circulez, vous devez bien avoir quelque chose à faire, l'écrire, ce roman, vous faire à souper, rouler un pétard, profiter de votre jeunesse, vous payer une nouvelle jupe.

J'ai peur et dans ma gorge, plus aucun mot : qu'un grand cri, un cri continu à l'intérieur, qui se retourne à l'extérieur en mutisme. Dans mon calepin, je dessine des robots sans bouche aux yeux immenses. Impossible de développer une idée sur quoi que ce soit, plus la moindre opinion politique, plus un seul désir sincère.

Le monde est trop grand, les objets trop nombreux, les connaissances trop dispersées. La nature est sauvage et hors de contrôle ; l'économie surpasse en taille l'humain et elle a sa volonté propre. Elle a faim. Pour se nourrir elle a pris ce qu'il lui fallait : elle a brisé ce qui était un, l'a séparé en ressources. Par la magie de la croissance, la somme de toutes les ressources se multiplie. Quand je m'arrête pour y penser un instant, j'anticipe la fin du monde. Je me vois sur un chemin qui en s'allongeant d'un côté s'effondre de l'autre dans le néant, brique par brique. La voix qui crie en moi ne peut être écoutée ; elle est intolérable. Pourtant je succombe au sentiment de la fin. Ce que j'apprends, je ne peux jamais le désapprendre. La trace du désespoir reste toujours dans mon esprit. Je n'espère plus retrouver l'unité perdue, le sentiment d'équation permettant de m'exprimer sans entraves. Ce que je voudrais crier on ne peut l'entendre et je n'ai pas les ressources pour l'exprimer, sinon par le cri : c'est de la folie.

Je suis chez moi, au centre-ville. Quand je sors pour fumer sur le balcon arrière, je vois le pont, une affiche géante avec les seins de Marie-Chantal ou la face de Brûlé. Ça m'incite à rester à l'intérieur, en avant, fenêtre grande ouverte, canicule. Je suis pauvre. Tout l'argent que je gagne à la boutique sert à payer l'appartement, la bouffe, les comptes, le stock. Je suis enfermée ici autant qu'à la boutique : je pense à tout ce que j'accomplirais si ce n'était de l'école qu'il faut payer, de ces cinq pièces croches qu'on partage à trois. Je ne fais rien et c'est insupportable. J'écris dans des cahiers spirale un roman que j'ai peur de ne jamais finir. Entre les cours, les quarts au magasin, entre les clients, entre les phrases du prof, entre les stations de métro. C'est de la compulsion. Dès que j'en ai la chance, je recopie le monologue qui se poursuit en continu dans mon esprit. C'est comme les nouvelles à Alstom Télécité, un fil de nouvelles qui passe, un générique. Ça crie. Cette histoire demande que je m'assoie pour l'écrire, mais je suis toujours interrompue par mes obligations et par les messages cacophoniques du monde.

J'ai peur que cela ne finisse jamais. Je n'écirai jamais vraiment, je n'atteindrai jamais le niveau d'intensité qu'il faut. Je ne pourrai jamais tout relier. Je fais des plans très compliqués. J'écris au hasard des fragments pour les remplir, mais il y a toujours autre chose à faire, je hurlerais. Avant même que je m'assoie pour hurler — je veux dire « écrire » — la crainte me hante. Je serai arrêtée, les deux phrases dans mon cahier ne suffiront pas. Je n'écirai jamais assez. Jamais assez fort. Je connais le potentiel de mon roman : il s'inscrit en filigrane de toute ma vie, il chante, il pleure, il exulte tout le temps. Et ma vie est un drame perpétuel.

Parfois je lâche le cahier. J'ai la main ankylosée. Je devrais aller me promener mais je n'ai même pas la force de me rendre au café au coin de la rue. Je me demande pourquoi je n'ai pas de passion. Pas de pulsions. Je m'imagine éprouvant de la joie. Ce serait une joie ringarde, j'en aurais honte parce qu'elle ne signifierait pas assez. Le seul sentiment total que je sois capable de ressentir, c'est la peur. J'ai peur de mourir avant d'avoir pu écrire un livre, avant d'avoir pris l'avion pour traverser l'océan. Assise sur mon sofa, je tremble de peur de mourir maintenant d'un anévrisme cérébral.

Et puis je préférerais ne pas avoir de maison. Je devrais tout balancer, aller vivre dehors. J'aurais faim, mais j'aurais du temps. Du temps. Du temps.

Je ne suis plus capable d'ouvrir la bouche. Ça s'enraye dans ma gorge, comme une vieille carabine. Quelque chose grandit sous mes côtes : c'est un sentiment qui ne se définit que par la négative : pas de la colère, pas de la haine, pas de la tristesse, pas de la peur. Ça envahit tout : ma voix ne peut plus résonner. Je ne m'entends plus. Je me tais. Je me terre. Je fais totalement silence, en dedans comme en dehors. Si je pouvais arrêter de respirer, ça m'arrangerait. Je serais un fantôme. Je glisserais au dessus de la rue, puis toujours plus haut.

## Sans-abri

La spécialité de chacun devenant de plus en plus étroite, la responsabilité de tous se morcelle : quelqu'un pour cultiver, élever et abattre ma nourriture, quelqu'un pour bâtir ma maison, fabriquer mes meubles, coudre mes vêtements, garder mon enfant pendant que je travaille, me soigner. Impossible de remonter la piste. On garantit la « traçabilité » de mon steak, mais pas la mienne. Mon origine dépasse l'entendement.

Qui me nourrit, m'abrite, me soigne ? Quelqu'un et tout le monde. C'est la société. J'aime mieux dire « la machine ». À la fin d'un engrenage, le visage souriant et fatigué d'une infirmière — qui étend de l'onguent ophtalmique dans les yeux de mon bébé naissant pour empêcher sa contamination par le virus de la gonorrhée, c'est la procédure — un entrepôt géant rempli d'objets Ikea fabriqués en série, un étal de tomates parfaitement rondes, rouges et cirées.

Tout le monde, pour conserver l'équilibre mental qui lui reste, se raccroche à cette idée : « je suis ce rouage, minuscule mais essentiel, dans une mécanique très compliquée ». Nos sentiments ne sont pas requis pour la faire fonctionner. Ils sont même nuisibles. Un manquement à la procédure peut engendrer des conséquences au-delà de ce que l'on peut concevoir : des épidémies, des pertes de millions de dollars. Conscient de sa totale remplaçabilité, un ouvrier s'enorgueillit de faire « la job sale » pour que la machine puisse continuer à tourner. C'est absurde, mais faut bien que quelqu'un le fasse, sinon quoi ?

Cet humain en morceaux, lui-même à la fois petite pièce de moteur et sujet d'immenses désirs, erre partout, même là où il se croit chez lui. Il se laisse déposséder de sa connaissance de lui-même et de ses besoins. Son sens du devoir lui a été inculqué de force. Il cherche en dehors de lui la manière dont il doit paraître et agir, plutôt qu'en lui-même : il doit s'instruire, travailler, dépenser, posséder, parader. Il doit vivre intensément et passionnément. Il doit aimer fort et brièvement. Il ne peut s'installer, s'ancrer nulle part. Il se laisse porter, entraîner par le courant, tout en s'efforçant de maintenir l'illusion qu'il se trouve à la barre.

Citoyen modèle, il n'a pas de chez-soi. Cet être mobile, rapide, se trouve partout en transit. Il ne s'attache à rien, séjourne chez lui comme à l'hôtel. Il craint plus que tout la stagnation. Il a peur de tomber amoureux, de fonder une famille, de tout ce qui pourrait nuire à sa liberté de mouvement. Il rêve de faire le tour du monde. Voyage d'affaires, prospection, exploration, aventure : sa quête de toujours plus de nouveauté, de toujours plus d'émotions, d'intensité, ne peut finir, car cela voudrait dire s'arrêter. Son idéal de passion totale recule donc avec l'expérience acquise, sans qu'il parvienne jamais à s'avouer qu'un niveau toujours égal d'intensité revient à la platitude. L'inverse de cette passion totale, éprouvée seulement par les héros des films et les protagonistes des publicités, c'est son incomplétude à lui. S'il se sent vide, s'il a peur, presque comme un enfant, c'est qu'il doit lui manquer quelque chose.

## End times

Jacob Wren vous met au défi de le lire au premier degré, alors que la mode est résolument à l'ironie. Parmi ses cinquante propositions théâtrales, répertoriées dans *Le génie des autres*, contemplez celle où il décrit une scène envahie de vieilles peluches. On les a trop aimées, il leur manque des pattes, des yeux, des oreilles, de la bourre blanche leur sort de partout, toutes sortes de frictions et de preuves d'amour ont affadi leurs couleurs. On les a traînées au sol, piétinées, étreintes, on les a couvertes de bave, de jus, de boue. Vous n'êtes même pas metteur en scène et vous voilà déjà en train de rejeter cette vision, de la classer dans la catégorie des idées trop naïves, trop directes, quand même, on ne peut pas faire ça. Ce n'est pas assez recherché. Ou bien, à l'inverse, on peut observer le concept avec un peu de recul et dire, comme Nicolas Bourriaud, comme à propos d'installations muséales de jeunes artistes contemporains, que ces piles de toutous et de poupées en fin de vie utile reflètent et parodient le marché des objets de consommation, que leur nombre, trop énorme pour que l'on puisse tous les saisir, se rapporte à la confusion ressentie dans une grande métropole, ou encore sur Internet, ou que ce décor détourne le cycle de vie normale de ces objets de la manufacture à la poubelle, qu'il leur offre une seconde vie, à valeur subversive cette fois. On aurait sans doute raison. Mais on passerait encore à côté de ce qu'ils font d'essentiel, ces jouets abandonnés, empilés comme au dépotoir : ils représentent, ils *sont* l'enfance terminée, révolue et en ruine de chaque spectateur, ils sont l'innocence perdue d'avance de nos enfants à nous. Pourquoi faire des enfants dans ce monde de merde ? Que pourrait un acteur, dans un tel contexte ? Quel scénario pourrait s'y déployer ? Qu'y dire qui ne serait *overkill* ?

Depuis toujours le cynique est celui qui connaît la vraie nature de la réalité, qui ne s'encombre de figures de rhétorique, de langue de bois, de bons et vains sentiments. Selon Peter Sloterdijk, le cynisme, avant qu'il ne devienne une école de philosophie (à ce moment, les pôles commençaient déjà, lentement, à s'inverser), a émergé de la lie de la société, par l'intermédiaire de Diogène, dit Le Chien, qui habitait dans un tonneau sur la place publique, vêtu d'un simple pagne qu'il écartait parfois pour déféquer, se masturber ou faire l'amour. Il faisait ainsi savoir à toutes les bonnes gens outrées qu'il ne se payait pas d'illusions sur le sens de la vie, éclairant l'absurdité de l'existence de ceux qui voyaient du scandale dans un étron frais plutôt que dans leur propre mystification.

Le temps passant, les classes dominantes ont graduellement emprunté cette posture, cette lucidité, pour légitimer le contrôle qu'elles exercent sur les masses auxquelles elles prétendent éviter des tourments inutiles. Que la plèbe continue à survivre avec sa vision limitée et tordue de la réalité, qu'elle se nourrisse sagement du langage creux des politiciens, publicitaires et autres rédacteurs de communiqués, pourvu qu'elle continue à faire son travail et à se payer des patentes.

Il va sans dire que le philosophe qui s'essaierait à marcher dans Montréal avec une lanterne pour faire la lumière sur tous les salauds, les minables et les menteurs de ce monde serait immédiatement interné, ou pire, complètement ignoré. Si, pour appuyer son propos, il décidait de chier par terre, ce serait probablement la prison pour avoir osé exposer l'odorante vérité de son corps, formulé une critique un peu trop littérale de la machine — cela dit, une machine à merde, ça passe dans une galerie d'art. Et la vérité toute crue, le désespoir, ça s'écrit sans risque (ça n'est pas assez, mais c'est un début).

Je veux en venir par là au premier degré de l'expression. Je crois que l'art pourrait se résumer à cela : un cri de joie d'enfant, une déclaration d'amour, un hurlement de rage, une souillure gratuite, un orgasme public, un appel à la révolution.

D'accord, j'accepte de garder mon masque devant les étrangers parce qu'il faut bien survivre socialement, les individus ont besoin de leur sécurité émotionnelle, il faut bien se retenir de tout saccager, ne pas se faire enfermer pour indécence publique, propos délirants, même dans le cas où l'on parviendrait à toucher le cœur d'un inconnu en lui disant qu'on le trouve beau, ou en lui envoyant une lettre — ça aurait l'air *fou*. Pour que je ne sois pas folle pour vrai, il me faut un récepteur. Je dois me montrer complètement vulnérable à quelqu'un, pour survivre simplement en tant que moi. Il faut quelqu'un qui ne me rejettera pas.

Une distinction est à établir entre celui qui accepte son sort, se laisse porter, et celui qui prend la fuite, fuit la machine qui se présente comme la totalité des possibles, part à la recherche de ce qui se trouve à l'extérieur, à la périphérie. Dire non, refuser le règne de la machine par sa parole, son mouvement, est toujours à recommencer. Si l'on peut dire oui et passer à autre chose, non nécessite une concentration permanente. Dans cette optique, tout acte que l'on commet en écoutant sa pulsion profonde et individuelle devient un non, car ce que l'on refuse, précisément, c'est de laisser quelqu'un ou quelque chose décider pour soi.

Celui qui dit non se possède. Il sait. Il va au-delà de son vertige d'humain minuscule perdu dans un monde trop vaste. Il s'agit de détenir une représentation, intelligible pour soi, du monde dans lequel on vit. Se passer des experts. S'expliquer le monde à soi, avec confiance, même si cela implique de « tourner les coins ronds », de « prendre des raccourcis » ou de « manquer de rigueur ». Dépasser la mécanique, la technique, adopter une vision organique, intuitive, et se convaincre de ce qu'elle vaut.

Connaître ce qui nous constitue, le connaître pour soi, connaître donc : la naissance, la nourriture, la nature, la maison. Il existe un rapport entre l'angoisse quotidienne, tandis que l'on cherche son identité le long des vitrines, et le fait que l'on achète sa viande précellée sur une barquette de polystyrène, que l'on peine à garder une plante en vie, ou craigne vaguement les pleurs des bébés. On est déconnecté de son origine. Pourtant, s'il est possible de dégager un sens à sa vie, c'est là qu'on devrait creuser ; là plutôt qu'après la mort qui terrifie.

Pour vaincre la peur, reconnaître ce à quoi l'on doit la vie ; identifier ce que fait la vie dans son corps, la façon dont son corps vit. Dans le silence à l'intérieur duquel on se replie, qu'on se concentre d'abord sur son souffle. Seulement son souffle. C'est trop demander de faire taire tout de suite ce qui crie dans sa tête. Que cela crie, tant qu'on se concentre sur son souffle sans discontinuer. Le souffle est un. Son énergie parcourt le corps, une vague de la tête aux pieds. Si subtile qu'on ne s'en était jamais rendu compte. Qu'on expire profondément, jusqu'à expirer l'air qu'on ne croyait pas contenir. On se sentira se prolonger sous la terre. Qu'on inspire jusqu'à ce que chacun de ses muscles se tende. Une seconde, on restera suspendu dans l'air.

Voilà le rapport entre respirer et habiter, qu'on expérimente habituellement de la manière inverse : rentrer chez soi et soupirer un bon coup. Mais l'angoisse fait aussitôt perdre le souffle, et la perte du souffle rend tout lieu inhabitable. La respiration aide à se relier au sol, par cette connexion l'on peut habiter partout.

La voix s'est peut-être tue, ou bien elle murmure, elle clapote, plus grand-chose d'intelligible. On est de retour dans son corps, dans soi-même. On s'aperçoit que soi-même n'égale pas grand-chose. Soi-même égale le souffle. Si on se mettait à marcher à ce moment-là, soi-même égalerait la marche.

À la marche j'assimile tout acte résultant d'un besoin, d'une nécessité purement interne, y compris l'écriture. Une énergie qui coule de source, qu'aucune force extérieure n'influence, qui n'a pas de rapport avec les responsabilités, les nécessités, les contraintes reliées à la « vraie vie » — le monde du travail, de l'école, du paraître — mais tout à voir avec la vie même, la vie *vécue*.

En marge de notre monde machine se tiennent ceux qui ne peuvent rien se payer, qui n'ont pas de travail, pas de maison, pas de pouvoir. Invisibles. Il serait présomptueux de me prétendre pareille à eux, mais je peux les prendre comme modèle. En refusant de croire que la vie se réduit à ce qu'a assujéti la machine, en refusant même le consensus, parce que l'accepter reviendrait à se faire manger tout rond, je me prive de toute sécurité. Je n'ai d'autre source que mon sentiment de panique, ma seule angoisse de fin du monde, et mon besoin de l'autre : je suis une irréaliste, une rêveuse, une dysfonctionnelle. Sans abri. Je ne suis presque rien : un noyau dur incandescent, totalement exposée, totalement secrète.

L'écriture, en tant que geste de refus élémentaire, mouvement obéissant à un besoin strictement individuel, se concrétise en une fuite hors des limites de la machine. Cette fuite ne peut jamais cesser, car il faut toujours continuer à dire non sous peine d'être récupéré et rentabilisé. Fuir la machine, se vouloir radicalement hors d'elle, autre qu'elle, alors qu'elle s'étend sans cesse, courir toujours vers des marges plus lointaines. Cela parviendrait peut-être un jour à miner le mécanisme, car cela prouve l'existence de territoires hors-machine. De territoires vivants et habitables. Fuir, faire fuir, comme l'écrit Gilles Deleuze. De l'extérieur de la machine, tirer, attaquer, subvertir ; fuir, emporter avec soi son arme et sa langue comme munitions, la reprendre aux vendeurs et aux fonctionnaires, la leur retourner comme ils ne l'ont jamais entendue, toujours, sans arrêt courir devant, ne pas se retourner, ne jamais se reposer, sous peine d'y rester.

**Liste de mots interdits**

Amour

Mort

Liberté

Espoir

Détresse

Haine

Révolution

Ami

Peur

J'ai tellement peur.

Les mots interdits, on n'a pas le droit de les écrire parce que, semble-t-il, ils sont galvaudés. On les aurait assez dits. On les aurait déjà investis de tout le sens possible. Il n'y aurait plus rien à en faire. Tout emploi subséquent constituerait une redite, confinerait à la quétainerie. Nous n'avons plus, il paraîtrait, la naïveté, la candeur nécessaires pour prononcer ces mots-là. Je t'aime. Au secours. Veux-tu être mon ami. Changeons le monde. Me voilà qui pleure.

Je t'aime

J'ai peur

J'ai mal

J'ai faim

J'ai soif

J'ai froid

À l'aide.

Ce n'est pas recevable. C'est le langage de la folie. Dépression, anxiété, panique, *burnout*, hystérie. David Cooper, père de l'antipsychiatrie, refuse toute notion de maladie mentale, définissant la schizophrénie comme étant la seule voie qui s'ouvre devant la personne constamment obligée de se scinder pour exister socialement. De ce point de vue, le délire constitue simplement l'expression de la vérité d'un individu auquel on interdit depuis toujours de donner à voir son vrai moi. Ça n'a pas le droit d'exister. C'est trop subversif. La majorité des sujets n'en arrivent jamais au délire (encore qu'une personne sur cent soit hospitalisée pour schizophrénie, indique Cooper), mais sérieusement, comment définir la notion de délire au sein d'une machine dont l'ambition première est la croissance perpétuelle ? Est-ce que ça ne teinte pas l'ensemble de notre existence et de nos rapports d'absurdité ? Parler de sa vraie voix, ça n'a pas le droit d'exister. C'est trop subversif ! Tu le fais quand même ? Tu es un mésadapté social. Je t'aime ! Ça n'est pas galvaudé. Je te le dis. Je te le dis encore. Je te le dirais toutes les minutes jusqu'à la fin de ma vie. Et j'aime les inconnus, j'ai envie d'eux, j'ai envie de les aborder dans le métro pour leur dire que j'ai peur mais que tout est possible.

Je pars. Je ne prends rien sur moi qui pourrait m'alourdir, je cours et je dévale entre les arbres, les racines et les pierres, en direction de l'eau. Je cours, je ne pense pas. Toute pensée qui ne soit pas mouvement interrompt le mouvement. Je vois, je pense par les pieds, il n'y a rien d'autre. Je ne sais plus tout à fait où dehors finit et où moi commence, je suis si petite. Pour aller plus vite, je laisse tomber tout ce qui n'est pas essentiel au fait de courir, je suis devenue une pure trajectoire, et la ligne que je trace n'est semblable à aucune autre, elle n'est pas reproductible, même par moi ; c'est elle, en vérité, qui se trace à travers moi.

Écrire n'a pas de sens si ça n'implique pas de faire entendre son irréductible parole d'individu libre. De dire ce qu'il ne convient pas de formuler en public pour ne pas troubler la tranquillité des autres — à une certaine époque, les services secrets américains ont censuré les images de la dévastation d'Hiroshima sous ce prétexte de ménager le peuple. Dernièrement, ces images, je les ai vues réapparaître sur un blogue : à leur suite, une série de commentaires de visiteurs justifiant interminablement le recours à la solution finale, juste sous les photos montrant les traces de corps humains vaporisés — que faudra-t-il maintenant pour les déranger, tous ces robots, si le langage de la mort s'est immiscé si loin en eux, si la logique qui compte les corps ose affirmer que tant de macchabées ici en auront évité tant d'autres ailleurs ? Que faudra-t-il ? Un autre langage ; la voix qu'on fait taire en soi depuis si longtemps parce qu'elle refuse justement de compter, refuse l'absurde, la voix horrifiée, la naïve, la traumatisée qui se trouve en tous, qui existe, faut-il le dire — oui. La faire entendre pour qu'au moins une personne — soi — et avec de la chance quelques lecteurs, soient réconfortés, touchés, ça y est, je l'ai dit, dans ce monde où il est si bien vu de ne plus s'émouvoir, d'être calculateur, de compter sans sourciller les coups de *strap* qui s'abattent sur son dos, les morts aux Moyen-Orient, en Asie, de compter les mètres de glace que perd annuellement la banquise, sans s'énerver, j'ai besoin, donc, j'ai le devoir, d'écrire, mais oui, des mots touchants, par l'intermédiaire desquels peut brièvement apparaître une communauté d'êtres fragiles, perméables, de personnes qui n'ont pas abdicé, qui ne laissent pas leur cœur se dessécher sous prétexte que des émotions vivantes ralentissent la production.

S'exposer de la sorte dans toute sa vulnérabilité, en refusant de laisser sa vie au sein de la machine se dérouler dans l'aveuglement, la double pensée et le dépit, implique de se priver de tout abri idéologique, de tout argument pour atténuer l'horreur et l'absurdité. Dans la mesure où l'on refuse en bloc la machine, à commencer par ses prémisses irréelles — croissance perpétuelle, obligation à l'efficacité, à la productivité, surveillance policière et système de justice punitif nécessaires à la sécurité de tout le monde, primordiale valeur d'obéissance garante de l'ordre public — on devient l'ultime réaliste, le témoin désarmé qui parcourt le champ de bataille, le cynique tenant sa risible lanterne ; en écrivant, l'on montre ce que l'on voit. Comment alors ne pas être terrassé, sans abri, sans arme ? Comment ne pas être abusé alors que l'on erre, pacifique, nu, complètement offert ? On ne se donne pas de mission, personne à sauver, rien à vendre : on veut seulement survivre. On se fait tout petit, délesté de toute loi. On devient minuscule et dur, et limpide, intouchable, magnifique. On peut s'imaginer écrire comme on courrait entre les tirs croisés, puis comme on se repose contre un mur de brique ou tapi sous une pierre, comme on retrouve son souffle : nul besoin de directives. C'est physique, c'est un travail du corps, et si l'on doit être frappé par une balle, cela risque fort d'arriver au moment où une question surgit dans l'esprit, un doute, un hiatus entre deux foulées, un arrêt, une chute, et puis bang.

Le texte n'est pas l'image de la marche, il est la marche, et ce n'est pas parce qu'il avance, que ses lettres tracent une ligne dans une direction, qu'il ne déploie pas en même temps plusieurs autres lignes de force, qu'il ne se relie pas en même temps à plusieurs affects, plusieurs événements, plusieurs personnes sur lesquelles il peut agir. Le texte, bien que productif, n'est pas productiviste, orienté vers un résultat, une performance, calculateur — s'il l'était, il échapperait à sa dimension esthétique, au sens où Bakhtine emploie le terme dans *Le problème de la forme*. En écrivant, je produis cet objet qu'est mon texte autant que je le regarde se développer. C'est un système complexe qui réagit à bien plus de variables que je ne peux en contrôler et dont les trajectoires et le potentiel changent au fur et à mesure qu'il grandit. C'est un organisme artificiel, c'est peut-être aussi une machine vivante. Sans doute imite-t-il des formes déjà contenues dans le monde, comme les pierres fines contiennent des paysages et des arbres ; pourquoi devrions-nous résister à l'idée que le monde renferme pareillement des récits à toutes les échelles ?

OUVRIR SON CŒUR

Les portes s'ouvrent et je vais en ligne droite vers le siège, direction tête de train, direction nord, je sors mon livre, et elle s'assoit devant, son regard pointe vers les portes, elle a le profil plat ou presque, la ligne de son nez et de ses lèvres ondule très doucement puis ce sont de grands yeux avec des paupières de chiot quelques rides qui tombent. Une quarantaine d'années, de la fatigue, des cheveux foncés bouclés, le même genre de cheveux que les miens. Son duvet en suspension autour d'elle volant autour d'elle.

Souvent je regarde les gens et j'ai envie qu'ils m'apostrophent c'est quoi ton problème pour que je puisse répondre vous êtes belle madame.

Je ne la fixe pas trop fort j'essaie de rester dans mon livre et je détourne les yeux quand les siens passent sur moi juste une seconde puis me dépassent. À ma station quand ils se lèvent je me rends compte que ce sont ses enfants deux garçons au profil plat qui ne disent pas un mot mais pas un mot. Moi aussi j'ai un enfant madame.

En traversant la rue je me sens parfois si exposée j'aperçois toujours du coin de l'œil la voiture qui me frapperait, et tous les bruits pâlissent sauf ceux des moteurs. Je n'ai plus de manteau et le vent me perce le flanc. Peur de glisser de perdre l'équilibre avec mes bottes trop fines. Je serais par terre couchée et je penserais à toi j'attendrais une fraction de seconde.

Cinq ans ou presque. Je joue dehors devant la maison avec mon petit frère. Nous faisons la course autour du pommier. Interdiction de traverser la rue, même s'il n'y a jamais de voiture, même si en tout sur notre rue on compte dix maisons. La nôtre a des bardeaux vert bouteille. Le gazon n'a pas tout à fait repris. Nous nous mouillons les genoux. Elle sort de chez sa grand-mère, toute seule, juste en face de moi. Affolement dans ma poitrine. Nous avons un mois de différence. Elle est blonde, les cheveux coupés au carré, épais comme un balai de paille, ça brille au soleil. Elle dit « allô ». Je n'ai jamais vécu cela. Elle dit « veux-tu être mon amie ? » Je suis d'accord, soulevée de bonheur. Ça danse sous mes côtes, mon cœur, l'air dans mes poumons. Je voudrais exploser. Je m'appelle Alexie. Je n'ai pas le droit de traverser la rue. Elle non plus. Elle dit « on fait quoi alors ? »

Jean Liedloff, une petite bourgeoise et mannequin à temps partiel ayant trouvé le secret d'une vie juste et harmonieuse dans la jungle amazonienne en compagnie des Yequanas, affirme qu'à la sortie de leur bain, vêtues d'un cache-sexe et de billes aux chevilles, genoux, hanches, avant-bras, bras et cou, toutes les femmes indiennes marchent mieux et plus fièrement que Miss Univers allant quérir sa couronne. Elle signale aussi que personne, chez ses hôtes, ne sent la nécessité de montrer aux étrangers un visage blanc, vide, pour les mettre à distance ; que, bien qu'on possède des termes pour chaque tâche du quotidien, on a dû emprunter à l'espagnol le concept de « travail » ; et que l'on récuse l'idée qu'une certaine quantité de souffrance est inhérente à l'existence et nécessaire pour ressentir de la joie.

Au secondaire, mes *bullys* employaient toujours la même méthode : faire semblant de m'aimer. L'un d'eux me demandait sans cesse de l'accompagner sur sa mobylette. Il offrait de passer me prendre chez moi après les classes, de m'emmener au cinéma. Un autre reniflait mon parfum dans le creux de mon cou en grognant. Il n'existe pas de moyen de s'en sortir. Si on les envoie promener, ils jouent les déçus, ça tourne au tragique ; si on fait mine de les croire, ils explosent de malice. On ne peut leur opposer qu'un visage immobile que trahit une main tremblante et un souffle syncopé.

Une fois, j'en ai amadoué un dans lequel je ne sentais pas de vraie méchanceté. Il me restait assez de confiance pour le regarder de haut, par-dessus mes lunettes, pour laisser échapper un petit rire quand il dépassait vraiment les bornes. Il avait deux ans de plus que moi et de graves difficultés en sciences physiques. Je lui soufflais des réponses. Je menais auprès de ce type une véritable expérience sur les relations interpersonnelles et la gentillesse. Une fois, je lui ai pris sa carte d'identité pour faire son portrait. Je me souviens du soin que j'ai mis à copier ses traits et de ma nervosité. Toute mon expérience aurait été ruinée si j'avais raté mon dessin.

En juin, au festival d'été de notre ville, je l'ai croisé entre deux manèges, complètement intoxiqué. Il m'a embrassée et remerciée d'avoir changé à tout jamais sa perception des autres. Je ne crois pas qu'il s'en rappelle. Je l'ai encore revu dans un bar, quelques années après, les yeux toujours plus vitreux.

Je me trouve dans un lieu public, mais mon cœur fuit. C'est vraiment que mon cœur s'évade comme un vent d'entre mes côtes. Je me vide. Je veux disparaître.

Adolescente, tu t'extasies devant le cosmos. Tu te rappelles la première fois où tu t'es dit je suis si petite. Le vertige qui t'a prise, tu le ressens encore souvent, mais jamais plus tu ne l'as laissé t'envahir comme cette fois-là. Tes parents étaient sortis ; au cinéma, acheter des cadeaux de Noël, quelque chose du genre. Tu avais regardé le globe terrestre. Quand tu y repenses, tu pouffes, tu secoues la tête. Pour te réchauffer. Tu es infime et il neige en ton thorax.

Quand ton amour de la vie prenait la forme d'une exclamation sur la beauté de ta salade — si colorée, si pleine de dentelles vertes, de couleur chaudes, de subtils dégradés et de goût pour lequel tout ton corps disait merci — ou qu'une copine te convainquait de te coucher sur le dos avec elle et de contempler le ciel en masquant le soleil par un pissenlit — tu avais alors l'impression de moments de communion intense — tes autres copines riaient, de plus en plus fort, bientôt elles ne pouvaient plus s'arrêter.

**Small Talk**

Il faudrait encore être autorisé à le dire.

Parfois, j'ose.

Je vous trouve beau. Pas aujourd'hui particulièrement. En général.

J'aime les filles aussi. Les filles sont douces. J'aime les mains des filles.

Ta jupe tombe bien. Quelle étoffe délicate. Veux-tu être mon amie ?

Les autres n'ont pas ces bosses, ces poils, ces sillons, ces fluides. Je suis le seul épiderme accidenté, j'ai les seuls boutons. Heureusement que les vêtements existent pour me cacher. Me rendre noire et lisse. Choisir ceux qui ne me scient pas la peau. J'imité les courbes des autres. J'ai l'air presque parfaite. Personne ne me regarde d'assez près pour voir ce renflement, ce creux, cette tache. C'est mouillé. C'est bleu. Les autres filles connaissent des trucs que j'ignore.

Ce serait simple de te trouver un meilleur travail si tu y mettais quelques efforts.

Je fais tout ce que je peux.

Parfois, un petit investissement bien choisi fait toute la différence. Je peux te prêter des sous pour une coupe de cheveux.

Pas besoin.

Et pour un pantalon propre. Sais-tu marcher avec des talons ?

Non, mon dos.

Tu sais à quel point la première image que l'on a d'une personne s'imprime dans la mémoire. Tu es une jolie fille.

Justement.

Mais ça ne suffit pas. La façon dont tu prends soin de toi en dit long sur ta personnalité. Si tu te négliges...

Me négliger ?

Il te faut des vêtements neufs, de belle coupe, des bas de nylon et une paire de souliers, pas trop hauts, pas trop bas, disons trois pouces. Et je t'apprendrai des rudiments de maquillage. Il faut comprendre les patrons. Ils en voient tellement de jolies filles. Il faut trouver le moyen de te démarquer. Revenons à tes cheveux. Ce brun, c'est un peu terne, non ?

Ce garçon qui voulait passer me prendre en mobylette riait aussi beaucoup de mon strabisme. Il disait regarde-moi dans les yeux, non, regarde-moi vraiment dans les yeux, que mes yeux fuient ou que je tente de le fusiller de ce regard. C'est toujours un piège, je perds toujours. Je suis habituée, la méchanceté des autres m'habite comme une bactérie. Comme un vaccin qu'on m'aurait inoculé avant la mémoire. Ce garçon ne pouvait pas savoir à quel point il me touchait, combien c'était sérieux. Chacune des images de mon album de bébé. Avec un œil croche. Être assise, à trois ans, sur une civière, devant un médecin qui veut me rassurer avec une couverture de flanelle. Hurler pour avoir ma mère. M'endormir sous le masque à gaz qui sent le latex. Me faire trancher la cornée avec un scalpel. Il ne pouvait pas savoir. Que lui avait-on fait pour qu'il reste insensible à ma peine ?

À la pause tu allumes ta clope et tout le monde sur le trottoir parle de toi, tu sens leurs paroles converger vers toi entre tes côtes près de ton cœur leurs paroles et leurs rires se logent sous ton sternum au-dessus de l'estomac ça fait mal ; tout le monde, vraiment tout le monde discute de toi et de tes pensées privées, pourtant tu t'assois toujours au fond de la salle, derrière une colonne, près de la fenêtre, pour manipuler le rideau que tu tires parfois devant tes yeux, jamais jamais tu n'adresses la parole à quelqu'un et dans la grande ville il n'y a personne pour t'approcher et dire bonjour, vous êtes mystérieuse, qu'écrivez vous dans ce calepin ?

Tu es jolie, tu sais que tu pourrais t'en faire, des amis, même sans maquillage, même sans te brosser les cheveux, tes semblables sont quelque part, certains comprennent comment faire pour entreprendre la discussion, pour prononcer ces quelques mots qui ne servent qu'à être oubliés quand l'amitié commence, les trois mots futiles auxquels l'interlocuteur peut s'accrocher et qu'ensuite on s'aime comme depuis toujours. Si toi tu t'abaises à le faire tu ne pourras plus te regarder dans le miroir parce que tu n'oublies rien, jamais rien et des heures après avoir osé parler, tu as encore honte de t'être exposée, d'avoir montré ton désir d'avoir un ami, tu es persuadée que tout le monde les a vus, ton cœur ouvert et tes tripes dégoûtantes.

**Tu me touches**

Je veux des témoignages de gens qui se souviennent d'avoir tété leur mère. Est-ce significatif ? Tellement normal ? Y a-t-il un malaise ? Est-ce que, quand on vieillit, le malaise des autres, le quasi-tabou arrive à contaminer ce souvenir ?

Je ne peux pas imaginer ça, c'est un abîme aussi gros que celui de l'avant-naissance ou de la mort. Pas non plus imaginer le drame de se faire refuser le sein à la naissance alors qu'on est programmé pour une seule et une unique chose et que ça ne peut pas s'accomplir. Je pense que c'est aussi grave que ç'en a l'air.

Tu ne peux faire qu'une chose, tu n'as qu'un but. Tu es fait pour ça.

De quoi avons-nous été privés ?

Avant quatre mois de vie, tu ne connais pas la différence entre le jour et la nuit.

C'est aussi inconcevable — ce dont nous avons été privés — que — nomme quelque chose, n'importe quoi —

Maman te dépose dans le lit tout éveillé, te dit bonsoir et ferme la porte.

Je sais pas, le cosmos ?

Tu pleures.

Oui, disons flotter dans le cosmos.

Le poids de ton corps est insupportable.

Ceux dont l'expérience se révèle positive affirment qu'ils ne se souviennent de rien. De leur témoignage ne subsiste que le sentiment de chaleur. Comme si, en l'absence de doute, l'expérience se sublimait, alors que chez ceux qui en gardent des images, le malaise prend beaucoup de place.

Le grand-oncle d'un ami a vécu cela pendant la guerre. Il avait quatre ans quand ça s'est terminé. On manquait de vivres, on n'était pas riches. Alors il a continué à prendre du lait beaucoup plus tard que les autres. Il ne veut pas en parler, il a quasiment honte.

Une femme m'écrit qu'elle ne se rappelle pas concrètement — moi en lisant ses mots je voyais de grandes fenêtres et une lumière jaune chaud comme sur des photos des années 1970 — mais elle gardera toujours le souvenir de cette impression d'avoir encore faim.

Les premiers souvenirs de ma vie sont presque tous faits de lumière. C'est la fête de mon frère, fin mars, printemps précoce, je vois des rubans briller au soleil et des silhouettes en contre-jour devant la fenêtre, quand les gens s'éloignent ils se consomment à commencer par leurs contours, puis leur cœur disparaît aussi dans une petite flamme blanche.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages de référence

- AGAMBEN, Giorgio, *Nudités*, Paris, Rivages, coll. « Bibliothèque Rivages », 2009, 191 p.
- AUGÉ, Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle », 1992, 149 p.
- , *La communauté illusoire*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche. Petite bibliothèque », 50 p.
- BAKHTINE, Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, 488 p.
- BAUMAN, Zygmunt, *La vie en miettes : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2010 [2003], 412 p.
- BERGERON, Léandre, *Comme des invitées de marque*, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 2002, 166 p.
- BOURRIAUD, Nicolas, *Radicant : pour une esthétique de la globalisation*, Paris, Denoël, 2009, 217 p.
- CAILLOIS, Roger, *Œuvres*, Paris Gallimard, coll. « Quarto », 2008, 1189 p.
- CAPRA, Fritjof, *Le tao de la physique*, Paris, Sand, 1985, 331 p.
- CASTANEDA, Carlos, *Le voyage à Ixtlan : les leçons de Don Juan*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1974, 246 p.
- CHAMBERLAND, Paul, *Une politique de la douleur*, Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2004, 276 p.
- CHOMSKY, Noam, *La fabrique de l'opinion publique : essai*, Paris, Le Serpent à plumes, 2003, 329 p.
- COOPER, David, *Mort de la famille*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972, 156p.
- DEBORD, Guy, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gérard Lebovici, 1987, 95 p.
- DELEUZE, Gilles et Claire PARNET, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1996, 187 p.

DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie vol 1 : Mille plateaux*, Paris, Minuit, 2004 [1980], 645 p.

———. *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2008, 206 p.

DIDI-HUBERMAN, George, *Génie du non-lieu : air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Minuit, 2002 [2001], 156 p.

DILLARD, Annie, *Apprendre à parler à une pierre*, Paris, Christian Bourgois, 1992, 215 p.

———, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres », 1996 [1989], 122 p.

FIAT, Christophe, *La ritournelle. Une anti-théorie*, Paris, Léo Scheer, 2002, 171 p.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1993 [1975], 360 p.

GABEL, Joseph, *La réification : essai d'une psychopathologie de la pensée dialectique*, Paris, Allia, 2009, 63 p.

GLEICK, James, *La théorie du chaos : vers une nouvelle science*, Paris, Flammarion, 2008 [1989], 494 p.

GRENIER, Jean, *L'esprit du Tao*, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2010 [1973], 218 p.

HAREL, Simon, *Espaces en perdition. Tome 2 : Humanités jetables*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2009, 301 p.

HORKHEIMER, Max, et Theodor ADORNO, *La dialectique de la raison : fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1983 [1974], 281 p.

JACOB, Suzanne, *Comment, pourquoi ?* paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2003, 84 p.

———, *La bulle d'encre : essai*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001 [1997], 147 p.

KJERKEGAARD, Søren, *Diapsalmata*, Paris, Allia, 2005 [1843], 63 p.

LAPIERRE, René, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 149 p.

LAO TSEU, *La voie et sa vertu : Tao-tê-king*, Paris, Seuil, coll. « Classiques en images », 2009, 156 p.

LÉGER, Nathalie, *Les vies silencieuses de Samuel Beckett*, Paris, Allia, 2006, 118 p.

LEROUX, George et Pierre OUELLET [dir.], *L'engagement de la parole : politique du poème*, Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2005, 326 p.

LIEDLOFF, Jean, *Le concept du continuum : à la recherche du bonheur perdu*, Genève, Ambre, 2006, 221 p.

MARX, Karl, *Le caractère fétiche de la marchandise et son secret*, Paris, Allia, 1999, 42 p.

MESCHONNIC, Henri, *Célébration de la poésie*, Paris, Verdier [Lagrasse], coll. « Verdier poche », 2006 [2001], 317 p.

MILLER, Alice, *C'est pour ton bien : racine de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Aubier, 2009 [1984], 320 p.

NILSSON, Lennart, *Naître : 9 mois en images*, Paris, Hachette, 2010 [2009], 219 p.

NOVARINA, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, 192 p.

ODENT, Michel, *L'amour scientifique*, Genève, Jouvence, 2001, 174 p.

SIMMEL, Georg, *Le pauvre*, Paris, Allia, 2009, 92 p.

SMALL, Meredith, *Our Babies, Ourselves : How Biology and Culture Shape the Way We Parent*, New York, Anchor Books, 1998, 292 p.

SLOTERDIJK, Peter, *Critique de la raison cynique*, Paris, Christian Bourgois, 2000 [1987], 669 p.

SUNDERLAND, Margot, *La science au service des parents : comprendre et élever son enfant grâce aux récentes découvertes scientifiques*, Montréal, Hurtubise HMH, 2007, 288 p.

TCHOUANG-TSEU, *L'œuvre complète de Tchouang-tseu*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 2005 [1969], 388 p.

THOREAU, Henry David, *Walden, ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, coll. « Imaginaire », 1990, 332 p.

VOLLMANN, William T, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?*, Arles, Actes Sud et Montréal, Leméac, 2010 [2008], 420 p.

———, *Riding toward everywhere*, New York, Ecco, 2008, 206 p.

XINGJIAN, Gao, *La raison d'être de la littérature*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2000, 39 p.

### Œuvres littéraires

FERRON, Jacques, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du Jour », 1973, 290 p.

JUTRAS, Benoit, *Nous serons sans voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 74 p.

KEROUAC, Jack, *Les clochards célestes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [1963], 373 p.

LAPIERRE, René, *Aimée soit la honte*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, 97 p.

TURCOTTE, Élise, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 227 p.

WREN, Jacob, *La famille se crée en copulant : histoires et provocations*, Montréal, Le Quartanier, 2008 [2005], 150 p.

—————, *Le génie des autres : série de propositions théâtrales à répéter, rejeter, jouer simultanément et/ou recombinaison de toutes les façons possibles et imaginables, toutes vaguement reliées à la considérable ambivalence morale de l'auteur (propositions 1-49, série en cours)*, Montréal, Le Quartanier, 2007 [1998], 99 p.

XINGJIAN, Gao, *La montagne de l'âme*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005, 679 p.

### Articles

HARLOW, Harry, « The Nature of Love », *American Psychologist*, n° 13, 1958, p. 673-695.

HORI, Victor Sogen, « Le zen et le soi », *Théologiques*, vol. 12, n° 1-2, 2004, p. 125-133.

### Arts visuels

DELVOYE, Wim, *Cloaca* [Installation], Anvers, Museum van Hedendaagse Kunst Antwerpen, 2000.

GREENBERG, Jill, *End Times*, en ligne à l'adresse <[http://www.manipulator.com/Fine-art/photos/end-times#/>http://www.manipulator.com/Fine-art/photos/end-times#/>](http://www.manipulator.com/Fine-art/photos/end-times#/), consulté le 18 avril 2011.

**Cinéma**

MARSH, James, *Man On Wire/L'homme sur le fil*, Toronto, Mongrel Media, 2008, 94 min.

**Internet**

ABERRON, « Hiroshima, the pictures they didn't want us to see », *Fogonazos*, 5 février 2007, en ligne à l'adresse <[http://www.fogonazos.es/2007/02/hiroshima-pictures-they-didnt-want-us\\_05.html](http://www.fogonazos.es/2007/02/hiroshima-pictures-they-didnt-want-us_05.html)>, consulté le 18 avril 2011.

Pierre-André BOUTANG, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, France, 1988, en ligne à l'adresse <[http://www.youtube.com/view\\_play\\_list?p=4E442C79EB9F5C47](http://www.youtube.com/view_play_list?p=4E442C79EB9F5C47)>, consulté le 18 avril 2011.